

EXPLICATION DU PATER NOSTER

extraite du *Catéchisme de la famille chrétienne*
du Père Emmanuel, du Mesnil-Saint-Loup

CHAPITRE I

LE SIGNE DE LA CROIX

LE PÈRE — Mes enfants, bien souvent, nous faisons le signe de la Croix, et il faut veiller à le bien faire, c'est-à-dire avec intelligence, et avec piété.

PIERRE — Papa, vous dites avec intelligence, j'entends qu'il faut savoir ce que l'on dit, et ce que l'on fait.

LE PÈRE — Oui, cher enfant, il faut savoir. C'est par là que nous sommes des hommes.

MARIE — Papa, vous dites aussi avec piété, je comprends que notre esprit étant éclairé par la science, notre volonté par une conséquence heureuse, doit se porter avec amour et reconnaissance vers le bon Dieu que nous voulons honorer en faisant le signe de la Croix.

LE PÈRE — Tu dis bien, ma fille ; continue donc, je t'en prie.

MARIE — J'aime mieux vous écouter, papa.

LE PÈRE — Mes enfants, dans le signe de la croix, il faut bien distinguer deux choses : les paroles que nous disons, et le signe que nous faisons. Les paroles disent une chose, le signe en dit une autre.

PIERRE — C'est tout cela qu'il faut nous expliquer, papa.

LE PÈRE — Les paroles : *Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit* ont été prononcées sur nous pour la première fois à notre baptême, et quand nous les disons, nous exprimons notre foi en Celui au nom duquel nous avons été baptisés, nous renouvelons l'acte de foi qui a accompagné notre baptême, et nous marquons par là que nous voulons faire chrétiennement l'acte qui va suivre les paroles que nous avons prononcées. Nous mentionnons par là que nous connaissons Dieu, que nous reconnaissons son souverain domaine sur nous, puisque nous voulons agir *en son nom*. *Au nom du Père*, cela veut dire, de par son autorité, et pour sa gloire.

MARIE — Vraiment, je confesse que je faisais trop légèrement mon signe de Croix ; je n'ai pas assez de respect pour les personnes de la Sainte Trinité : je vais m'appliquer à mieux faire.

LE PÈRE — Tu as entendu, Marie, *avec piété*.

PIERRE — Très bien pour les paroles, mais le signe ?

LE PÈRE — Le signe, Pierre, c'est ce que nous faisons en portant la main droite au front, puis à la poitrine, et enfin de l'épaule gauche à l'épaule droite. Le signe, nous marquant ainsi d'une croix, nous rappelle Notre Seigneur mourant sur la Croix, cela est évident, mais il nous rappelle en même temps son Incarnation, sans laquelle il n'aurait pu être crucifié, et notre rédemption, fruit de son Incarnation et de son crucifiement.

PIERRE — Mais je crois voir que le signe de la Croix est le résumé de tout le Credo et de toute la religion.

LE PÈRE — C'est merveille, mes enfants, de voir comment le Saint-Esprit qui enseigne à l'Église toute vérité, a enseigné aux apôtres la religion toute, entière dans un simple signe de Croix.

MARIE — Merci, papa, vous nous avez bien dit ce qu'est le signe, ce que sont les paroles ; maintenant je sais mon signe de croix.

LE PÈRE — Tu sais, ma fille, mais tu as encore à apprendre.

MARIE — Mais pourtant, papa, je crois qu'il n'y a dans le signe de Croix que le signe et les paroles.

LE PÈRE — C'est vrai, il y a le signe et les paroles, mais il y a quelque chose de plus.

MARIE — Quoi donc, papa ?

LE PÈRE — Mais il y a l'union du signe et des paroles.

PIERRE — Comment donc, papa ?

LE PÈRE — Remarque donc, Pierre, qu'en disant : *Au nom du Père*, tu signes ton front ; voilà l'union du signe et de la parole ; en disant : *Et du Fils*, tu signes ton cœur ; en disant : *Et du Saint-Esprit*, tu signes tes épaules.

MARIE — Bien, bien, je savais le signe, je savais les paroles, mais je vois qu'il y a à savoir aussi l'union du signe et des paroles. Dites-nous cela, papa.

LE PÈRE — Remarquez bien, mes enfants, qu'en nommant de Père, vous portez la main au front, donnant pour ainsi dire au Père le front qu'il vous a donné, puis vous donnez au Fils votre cœur en portant la main à la poitrine, et enfin vous donnez au Saint-Esprit vos épaules en terminant le signe de la croix. À tout cela, il y a une raison.

PIERRE — Et c'est justement la raison qu'il faut nous dire, papa.

LE PÈRE — Votre front est chez vous au-dessus de tout, mes enfants, c'est le signe de l'intelligence, et à cause de cela nous redonnons au Père, qui, lui aussi, est au-dessus de tout, qui commande à tout, comme chez nous l'intelligence commande à tout.

MARIE — Et le Fils ?

LE PÈRE — Le Fils venant du Père, est descendu vers nous par son Incarnation, s'est abaissé pour nous jusqu'à la mort de la Croix : ne pouvant ajouter à ses grandeurs, il a véritablement ajouté à ses amabilités par ses humiliations, c'est pourquoi nous devons tout particulièrement l'aimer. Aussi nous plantons la Croix et le Crucifix dans notre cœur en disant : *Et du Fils*.

PIERRE — Et le Saint-Esprit ?

LE PÈRE — Le Saint-Esprit, procédant du Père et du Fils est pour ainsi dire placé entre le Père et le Fils quand nous lui donnons nos épaules : il nous enseigne à porter le joug du Sauveur qui est doux, et son fardeau qui est léger : il nous donne la force et Ponction sans laquelle nous ne saurions être fidèles à Dieu.

MARIE — À la bonne heure, maintenant nous savons.

PIERRE — Papa ne dit jamais tout, et il pourrait bien nous dire encore.

MARIE — Dites donc, papa.

LE PÈRE — Je me souviens, ma fille, d'avoir lu ceci dans un vieux petit livre. La Croix de Notre Seigneur ayant quatre branches, il y a dans la passion et la mort de Notre Seigneur quatre grandes et belles vertus qui nous sont figurées par ces branches, et rappelées par elles quand nous faisons le signe de la Croix.

MARIE — Dites encore cela, papa.

LE PÈRE — La branche supérieure de la Croix figure la charité ; elle est au-dessus de toutes les vertus, elle est leur reine ; l'humilité est figurée par le pied de la Croix, c'est la chère vertu du Fils de Dieu, celle qu'il tient le plus à mettre dans nos cœurs. Les deux autres branches de la Croix qui portent les deux mains du Sauveur nous rappellent deux autres vertus, la patience figurée par la gauche, et l'obéissance figurée par la droite. Ces deux vertus s'harmonisent bien avec les épaules parce qu'elles consistent à nous faire porter ou le mal que Dieu nous donne à souffrir, ou sa volonté à laquelle il nous faut obéir. Et c'est le Saint-Esprit qui nous apprend à pratiquer bien ces grandes vertus. Mes chers enfants, Dieu vous en fasse la grâce. Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

CHAPITRE II

LE PATER. INTRODUCTION

LE PÈRE — Mes enfants, Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, et en nous donnant son Fils, Dieu, dit saint Paul, nous a tout donné. Chrétiens que nous sommes, nous sommes riches, véritablement riches, grandement riches.

PIERRE — Montrez-nous bien toutes ces richesses, papa. Pour en profiter, il faut les connaître.

LE PÈRE — Notre Seigneur nous ayant été donné de Dieu, nous a fait chrétiens, nous a unis à lui, et par lui nous a fait les membres de son corps, vivant de sa vie, respirant de son Esprit. Il nous a fait penser et parler, vouloir et aimer avec lui et comme lui.

MARIE — Oui, cela nous fait vraiment riches.

LE PÈRE — Ainsi, mes enfants, Notre Seigneur, ayant fait que son Père fût notre père, que son Esprit fût la vie, la lumière de notre esprit, Notre Seigneur fait passer en nous sa propre vie et nous associe à l'adoration qu'il rend à son Père, comme à la prière qu'il lui fait.

PIERRE — Notre Seigneur adore donc son Père ?

LE PÈRE — Oui, comme Homme-Dieu, Notre Seigneur adore, glorifie, prie son Père : nous voyons cela dans l'Évangile, où nous lisons plusieurs des prières de Jésus à son Père.

MARIE — Que je voudrais donc bien connaître ces prières-là !

LE PÈRE — Écoutez, mes enfants, en voici quelques-unes :

Père, Père, toutes choses vous sont possibles : détournez de moi ce calice ; toutefois non ma volonté, mais la vôtre (Marc XIV, 36).

Je vous rends grâces, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux petits. Oui, Père, parce qu'il vous a plu ainsi (Luc X, 21).

Père, je vous rends grâces de ce que vous m'avez exaucé (Jean XI, 41).

C'est ainsi que notre divin maître priait son Père, et comme il nous a tout donné, il nous a aussi donné sa prière. Prenant donc avec lui, prenant en lui toutes les âmes de ses fidèles, il les fait prier avec lui et en lui ; et à toute la famille des enfants de Dieu, il fait dire la même prière : *Père... Père... Notre Père.*

MARIE — Ah ! je ne savais pas cela. Quand je priais, j'appelais cela *ma prière*, et je croyais que c'était chose mienne.

LE PÈRE — Une prière qui serait *tienne*, Marie, ne serait-elle pas trop faible pour s'élever jusqu'à Dieu... ?

PIERRE — Oui, la prière qui élève nos âmes jusqu'à Dieu ne peut être que le fruit d'une grâce descendant de Dieu. La prière est un don de Dieu.

LE PÈRE — Un don de Dieu par Jésus-Christ Notre Seigneur. Avez-vous remarqué, mes chers enfants, comment finissent toutes les prières de l'Église ?

PIERRE — L'Église dit toujours : *Par Jésus-Christ Notre Seigneur...*

LE PÈRE — Eh bien, mes enfants, la prière qui se finit par Notre Seigneur se commence et se continue de même. Il est venu sur la terre, il a prié : en priant il a dit : *Père!* Et la prière qu'il a faite pour nous, il nous la fait dire avec lui, quand, le cœur en haut, nous disons : *Notre Père...*

MARIE — Papa, je suis ravie de joie, en comprenant le grand honneur que nous fait Notre Seigneur, en nous unissant ainsi à sa prière.

LE PÈRE — Cet honneur, qui est assurément très grand, est la conséquence de notre adoption comme enfants de Dieu. Les plus petits de la famille prient avec le frère aîné qui est Jésus.

PIERRE — Ainsi, un homme qui prie ne prie jamais seul.

LE PÈRE — Jamais, il ne le pourrait pas. L'homme qui prie est toujours en union avec Notre Seigneur, dont la grâce nous fait prier, toujours en union avec tous les enfants de Dieu, dans la société desquels il nous fait prier. Car nous ne formons qu'un corps, qu'une famille, et nous n'avons aussi qu'une prière.

MARIE — La prière est comme un beau concert, unissant le ciel et la terre.

LE PÈRE — Et dans ce concert, Marie, nous faisons tous notre partie, étant animés par le Saint-Esprit, dirigés par Notre Seigneur lui-même.

MARIE — Pierre, ne dirais-tu pas bien comme ton saint patron : *Nous sommes bien ici?*

PIERRE — La prière est un si doux commerce avec Dieu ! je croyais le savoir un peu ; mais, avec papa, il y a toujours à apprendre.

LE PÈRE — Un chrétien qui prie, mes enfants, c'est un homme qui continue l'œuvre de l'Homme-Dieu ; il fait sur la terre ce qu'y a fait Notre Seigneur. Comme lui, avec lui, en lui, il travaille à la gloire de Dieu et au salut du monde.

MARIE — Alors, alors !

LE PÈRE — Que veux-tu dire, Marie ?

MARIE — Je veux dire, papa, que pour prier pour de vrai, il faut secouer ses péchés.

LE PÈRE — C'est vrai, Marie : le péché nous sépare de Dieu, la prière nous unit à Dieu : aussi la prière n'est tout ce qu'elle doit être que dans une âme en état de grâce.

PIERRE — Qu'est-ce donc alors que la prière du pécheur ?

LE PÈRE — Mon ami, si le pécheur a le désir de sortir du péché, de se réconcilier à Dieu, et de se réunir à Notre Seigneur, sa prière est agréable à Dieu, mais elle n'est pas parfaite.

MARIE — Conclusion : Séparation du péché, union avec Notre Seigneur, deux conditions nécessaires pour bien prier. J'ai appris cela, mais j'ai encore bien à apprendre.

CHAPITRE III

NOTRE PÈRE QUI ÊTES AUX CIEUX

LE PÈRE — Chers enfants, j'ai commencé à vous expliquer le *Pater*.

MARIE — Il faut continuer, papa ; le *Pater*, c'est si bon !

LE PÈRE — Bon comme tout ce que nous a donné Notre Seigneur.

PIERRE — Dites-nous donc, papa, ce qui nous fera goûter mieux encore *le don de Dieu* ! Expliquez-nous pourquoi nous disons : *Dans les cieux ; Notre Père qui êtes aux cieux* ?

MARIE — Mais oui, pourquoi cela ? Dieu n'est-il pas partout ?

LE PÈRE — Dieu est partout, chers enfants ; mais nous pour le trouver, nous avons besoin d'un certain effort.

PIERRE — Comment donc ?

LE PÈRE — Mais, cher enfant, qu'est-ce donc que la prière ?

PIERRE — La prière est une élévation de notre âme à Dieu.

LE PÈRE — Très bien, *une élévation* ! Comprenez-vous maintenant le certain effort que j'ai dit être nécessaire. *Une élévation* ! N'est-il pas toujours plus difficile de monter que de descendre ?

MARIE — Oui, c'est évident.

LE PÈRE — Donc, pour penser à jouer, pour penser à des riens, ce que j'appelle descendre, il n'y a pas d'effort à faire : mais pour penser aux choses spirituelles, aux choses éternelles, au bien de nos âmes, à Dieu surtout, qui est le Bien suprême, il nous faut un effort, il faut dépandre, désoccuper notre âme des choses d'en bas, et la porter en haut, là où nous trouverons Dieu.

PIERRE — Et c'est pour cela que nous disons *qui êtes aux cieux* ?

LE PÈRE — Tu le comprends, Pierre ; la parole que le divin maître a mise sur nos lèvres est comme un levier puissant qui prend notre esprit, le porte en haut, l'introduit comme dans le ciel, le met en présence de Dieu, et nous aide ainsi à nous mettre en prière.

MARIE — Ah ! je comprends maintenant pourquoi la prière s'appelle une élévation de notre âme à Dieu.

LE PÈRE — Reconnaissez aussi, chers enfants, toute la bonté de Notre Seigneur, qui, voulant nous enseigner à prier, nous faire prier, tout de suite parle à notre cœur en nous faisant appeler Dieu *Notre Père* ; tout de suite

vient au secours de notre faiblesse, et, sans paraître y toucher, élève notre esprit en haut, vers Dieu lui-même, en nous faisant dire : *Qui êtes aux cieux*.

PIERRE — Ah ! nous autres, nous ne saurions pas faire une prière pareille !

LE PÈRE — Notre Seigneur est un maître incomparable. Tout ce qu'il fait, tout ce qu'il dit, tout ce qu'il enseigne, tout ce qu'il donne, porte toujours le caractère de sa grandeur, de sa sagesse et de sa bonté, qui sont sans mesure. Nous ne sommes qu'aux premiers mots de la divine prière, à peine si nous en avons dit quelque chose, et déjà nous nous trouvons en face d'un trésor incomparable de douceur, de lumière, de paix et de tendresses divines.

MARIE — Montrez-nous cela, papa !

LE PÈRE — Ma fille, écoute ce qu'a écrit le disciple bien-aimé et bien aimant : il a dit à ses fidèles, et par eux à nous aussi : « Voyez quel amour le Père a eu pour nous, voulant que nous soyons de nom et d'effet ses enfants ! » (I Jo. III, 1). C'est à cet amour que nous répondons en disant *Notre Père* ! Quelle parole aurait pu nous inspirer plus de confiance, plus d'ardeur dans la prière, plus d'espérance d'être exaucés. Dieu est Père, et nous sommes ses enfants.

PIERRE — Je comprends qu'il y ait de la joie à prier.

LE PÈRE — N'est-ce pas pour mettre le comble à cette joie que Notre Seigneur nous fait dire : *Qui êtes dans les cieux* ? Pauvres enfants de la terre, nous avons un Père, un Père qui, règne dans les cieux. Là il est grand, et il montre toute sa grandeur ; là il est riche, et il verse à profusion tous ses trésors sur les anges et les saints ; là il est, comme dit saint Pierre, le Dieu de toute grâce, et de là il la fait descendre en nos âmes pour nous faire remonter jusqu'à lui. Oh ! quel bien c'est pour nous que Dieu soit Dieu, qu'il soit *dans les cieux*, et qu'il y soit *Notre Père* !

MARIE — Ah ! je croyais savoir mon *Pater*, et je vois bien que je ne le savais pas. C'est toujours comme cela ! Dites, papa !

LE PÈRE — En nous faisant dire : *Qui êtes aux cieux*, Notre Seigneur veut donc élever nos pensées, exciter en nous l'espérance, nous faire désirer Dieu, le ciel et ses biens célestes ; et par tout cela il dispose notre âme à bien prier ; il nous met réellement en prières, il ouvre pour nous la source de la divine grâce qui nous fera désirer vivement, demander instamment toutes les bénédictions divines contenues dans les sept demandes du *Pater*.

PIERRE — Dites-nous les sept demandes, papa ?

LE PÈRE — C'est là une grande chose, mes enfants : réservons-la pour un autre catéchisme ; et d'ici là, étudiez-vous à profiter de ce que je vous ai déjà enseigné.

MARIE — J'y songerai.

CHAPITRE IV

LES SEPT DEMANDES. LEUR DISPOSITION

PIERRE — Vous nous avez promis, papa, de nous parler des sept demandes du *Pater*.

LE PÈRE — Oui, mes enfants, le bon Dieu aime ce nombre sept. Vous savez les sept dons du Saint-Esprit et les sept sacrements ; les sept anges qui, dans le ciel, se tiennent le plus près de la majesté de Dieu ; les sept jours de la semaine, les sept autels, les sept fils de Job, les sept colonnes de la maison de la sagesse, les sept lions de la fosse de Daniel, les sept pains dont Notre Seigneur nourrit quatre mille hommes, les sept diacres de la primitive Église, les sept églises de l'Apocalypse, les sept chandeliers d'or et les sept étoiles, le livre fermé de sept sceaux, les sept trompettes et les sept tonnerres, etc.

MARIE — Voilà qui m'intrigue fort, et je voudrais bien y voir clair.

LE PÈRE — Un jour, peut-être, je pourrai, mes enfants, vous parler des nombres, de leur valeur, de leur vertu et je vous ferai voir que, d'après les données de la Sainte Écriture, le nombre sept est un nombre de perfection, mais nous n'avons pas aujourd'hui le temps de nous arrêter là-dessus ; nous en sommes aux sept demandes du *Pater*.

PIERRE — Mais, papa, dites-moi au moins pourquoi ce nombre de sept ?

LE PÈRE — Je vous l'ai déjà fait comprendre, en vous disant que sept est un nombre de perfection ; et en nous enseignant sept demandes, dans le *Pater*, Notre Seigneur a voulu nous donner une prière parfaite : embrassant parfaitement tout ce qu'il est beau, et bon, et utile, et nécessaire de demander.

PIERRE — Il faut nous montrer cela, papa.

LE PÈRE — Écoutez, chers enfants : nous disions qu'il y a sept demandes dans le *Pater* ; et de ces sept demandes nous faisons deux parts, trois dans la première, quatre dans la seconde : trois et quatre font bien sept.

MARIE — Exactement.

LE PÈRE — Les trois premières demandes sont des choses les plus élevées, les quatre autres de choses moindres, ou, comme dit saint Augustin, les trois premières sont des choses divines et éternelles, les quatre autres des choses humaines et temporelles. Dans les premières, nous demandons les biens de Dieu ; dans les autres, la délivrance de nos maux.

PIERRE — Il faut nous expliquer cela, papa.

LE PÈRE — Remarquez donc bien, chers enfants, l'ordre merveilleux, la suite admirable, le bel enchaînement de ces trois demandes. Tout d'abord nous demandons que le nom de Père céleste soit sanctifié : voilà le bien

suprême, le bien de Dieu, il est saint, nous souhaitons qu'il soit connu, reconnu, adoré et glorifié comme tel; puis considérant Dieu vis-à-vis des créatures, nous souhaitons qu'il règne sur elles, c'est bien son droit, n'est-ce pas? Nous souhaitons donc que son règne arrive, s'établisse, s'étende à tous et sur tous. Enfin, nous souhaitons et demandons que ce règne s'étende au point de nous rendre de tout point conformes à la volonté de Dieu, en sorte que le ciel soit le modèle de la terre, que la terre marche d'accord avec le ciel pour vouloir et la volonté de Dieu, et l'avènement de son règne, et la sanctification de son nom. Avez-vous compris?

MARIE — Mais c'est trop beau.

LE PÈRE — C'est tellement beau, que ce que nous souhaitons n'est autre chose que la beauté du Paradis lui-même et que notre prière ne sera complètement exaucée que quand nous serons tous réunis à Dieu dans le ciel. Jusque-là, les enfants de Dieu demanderont à leur Père céleste que son nom soit sanctifié, que son règne arrive et que sa volonté soit faite.

PIERRE — Je crois voir, qu'en demandant le bien de Dieu, nous le demandons pour nous.

LE PÈRE — C'est vrai, mais ce bien dont nous devons profiter, nous ne le considérons pas tant du côté où il nous profite que du côté où il tourne à la gloire de Dieu et c'est précisément la gloire de Dieu que nous voulons par ces trois premières demandes du Pater.

MARIE — Et les quatre autres?

LE PÈRE — Par les quatre autres, Marie, nous prions plus directement pour nous, et nous souhaitons pour nous d'être délivrés de nos maux.

MARIE — Quels maux, papa?

LE PÈRE — Tous les maux, Marie, à commencer par ceux auxquels nous sommes le plus sensibles.

PIERRE — Comment donc?

LE PÈRE — Dis-moi, Pierre, à quel mal les hommes sont-ils le plus sensibles?

PIERRE — Je ne sais trop que dire.

LE PÈRE — Réfléchis, les hommes sont-ils plus sensibles à la faim, par exemple, qu'au péché?

PIERRE — Je comprends qu'ils sont plus sensibles à la faim.

LE PÈRE — Eh bien, vois, la faim étant le plus sensible de nos maux, Notre Seigneur, bon comme il est, nous fait demander, premièrement, d'être mis à l'abri de la faim.

MARIE — Et c'est pour cela que nous disons : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour?*

LE PÈRE — Évidemment, ma fille. Ainsi, nous demandons à Dieu d'être délivrés de la faim, puis du péché, puis de la tentation, puis de l'enfer. Ainsi, dans ces quatre demandes, nous souhaitons d'être mis à l'abri des quatre sortes de maux : la faim, le péché, la tentation, l'enfer.

PIERRE — La faim, c'est le plus sensible.

LE PÈRE — Et le péché, le plus terrible.

PIERRE — Et la tentation, le plus périlleux.

LE PÈRE — Et l'enfer, le plus affreux, parce qu'il est sans fin et sans remède.

MARIE — Mais si l'on savait cela, on dirait bien son *Pater*.

LE PÈRE — Mais si je vous l'enseigne, c'est uniquement afin que vous l'appreniez, et qu'en le sachant bien, vous priiez bien.

PIERRE — Il faudra revenir sur tout cela, papa ; car il ne me suffirait pas de vous avoir entendu une fois.

LE PÈRE — Nous y reviendrons, mes enfants ; et afin que vous sachiez mieux, nous étudierons une à une les sept demandes.

MARIE (un peu à part) — Les sept demandes ! les sept demandes, trois et quatre ; trois pour Dieu, quatre pour nous : trois et quatre, sept. Je tâcherai de me rappeler : les biens de Dieu, les maux de nous ; les biens de Dieu, sa sainteté, son règne, sa volonté, trois ; les maux de nous, la faim, le péché, la tentation, l'enfer, quatre : trois et quatre, sept. J'y suis !

CHAPITRE V

PREMIÈRE DEMANDE

LE PÈRE — Dans la première demande du *Pater*, nous disons à Dieu : *Que votre nom soit sanctifié*. Et ceci, pour être bien compris, demande beaucoup d'attention.

PIERRE & MARIE — Dites, papa, nous voulons écouter bien.

LE PÈRE — Dieu est saint, mes enfants, il est la sainteté même. La sainteté, c'est en Dieu tout un abîme de perfections qui l'éloignent infiniment de tout ce que nous appelons le mal ou le péché. Aussi les anges du ciel n'ont point de plus beau cantique à chanter à Dieu que le cantique de sa sainteté ; Isaïe et après lui saint Jean ont entendu les anges chanter à Dieu : *Saint, Saint, Saint est le Seigneur!*

Ainsi considérée, la Sainteté de Dieu est un bien qu'il possède essentiellement, nous nous réjouissons de ce qu'il le possède, nous l'en félicitons ; mais à dire vrai nous ne le lui souhaitons pas, puisqu'il l'a.

PIERRE — Que souhaitons-nous donc à Dieu en cette première demande ?

LE PÈRE — Remarquez bien, mes enfants, les termes dans lesquels elle est énoncée. Nous disons : *Que votre nom soit sanctifié*. Nous ne disons pas : Que votre être, que votre divinité, que la Trinité sainte soit sanctifiée ; cela n'aurait pas de sens, mais nous disons : *Que votre nom*.

MARIE — Le nom, le nom, qu'est-ce donc que le nom ?

LE PÈRE — Le nom, ma fille, c'est la connaissance que nous avons d'une chose.

PIERRE — Le nom étant la connaissance, nous demandons à Dieu que cette connaissance soit sanctifiée, que cette connaissance soit une connaissance sainte,

LE PÈRE — Tu es dans le vrai, Pierre ; nous demandons à Dieu qu'il soit connu, que cette connaissance pénètre dans tous les esprits, dans toutes les âmes ; que le nom du bon Dieu soit partout reconnu comme le nom du Créateur, du Sauveur, du souverain bonheur : et puis, que ce nom, ainsi connu, soit partout traité comme un nom saint, souverainement adorable, souverainement aimable, souverainement béatifiant.

MARIE — Mais que de grandes choses en ce seul petit mot !

LE PÈRE — Ce n'est pas là tout.

PIERRE — Il faut nous livrer le tout.

LE PÈRE — Plus vous désirerez, plus je vous donnerai, mes enfants.

MARIE — Donnez-nous tout.

LE PÈRE — Tout peut se dire d'un mot, mais tout ne peut pas se donner de même. Donc, il faut expliquer le tout que nous demandons à Dieu en disant : *Que votre nom soit sanctifié*.

PIERRE — Expliquez-le nous, papa.

LE PÈRE — Mes enfants, ne savez-vous pas qu'il y a sur la terre des fidèles et des infidèles, des justes et des pécheurs ?

MARIE — Nous le savons.

LE PÈRE — Eh bien ! mes enfants, en demandant à Dieu que son nom soit sanctifié, nous demandons que le bon Dieu, saint comme il est, verse la foi dans l'âme des infidèles, l'augmente dans l'âme des fidèles, détruise le péché dans les pécheurs, augmente la grâce dans les justes ; afin que le nom, c'est-à-dire la connaissance du bon Dieu, devienne une connaissance sanctifiée, et dès lors sanctifiante dans tous les hommes.

PIERRE — En souhaitant à Dieu que son nom soit sanctifié, nous souhaitons réellement notre bien à nous.

LE PÈRE — Oui, mais nous ne le souhaitons pas précisément comme notre bien à nous, mais comme le bien de Dieu.

PIERRE — Je n'y vois pas.

LE PÈRE — Je veux dire que ce bien qui consiste dans la sanctification du nom de Dieu, nous le souhaitons à Dieu parce que c'est pour lui une gloire que son nom soit ainsi sanctifié parmi les hommes.

MARIE — J'ai compris.

LE PÈRE — Il me reste encore à vous faire remarquer ceci, que les mots : *Sur la terre comme au ciel*, s'appliquent à la fois aux trois premières demandes du *Pater*. Ainsi, pour la première, il faut nécessairement l'entendre comme s'il y avait : *Que votre nom soit sanctifié sur la terre comme au ciel*.

PIERRE — Ceci nous ouvre un jour nouveau.

LE PÈRE — En effet, comme les anges et les saints du ciel connaissent et sanctifient parfaitement le nom du bon Dieu, nous souhaitons qu'il soit semblablement connu et sanctifié sur la terre ; que la terre rende à Dieu une gloire pareille à celle qui lui est rendue au ciel, et qu'il y ait ainsi une noble émulation entre la terre et le ciel pour adorer et glorifier le nom de Dieu qui est saint et trois fois saint.

MARIE — J'ai compris mieux encore.

LE PÈRE — Et pourtant, tu as encore une chose à comprendre.

MARIE — Laquelle donc, papa, je suis toujours en retard ?

LE PÈRE — C'est qu'il ne nous suffit pas de souhaiter la glorification du nom de Dieu sur la terre ; il nous faut désirer par-dessus toutes choses d'être réuni aux anges et aux saints du ciel, pour chanter avec eux le cantique éternel de la sainteté de Dieu : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur, Dieu tout-puissant, lui qui a été, et qui est, et qui sera » (Apoc. iv, 8).

CHAPITRE VI

DEUXIÈME DEMANDE

LE PÈRE — Souvenez-vous, mes enfants, que dans la première demande du *Pater*, nous souhaitons que le nom du bon Dieu soit sanctifié, c'est-à-dire que Dieu soit connu et reconnu, honoré et glorifié comme le Dieu trois fois saint : en d'autres termes, nous demandons par là la connaissance du royaume de Dieu. Et dans la seconde demande, nous exprimons le souhait que ce royaume arrive, c'est-à-dire qu'il s'étende, se développe, embrasse

toute la création, et la mène à sa fin qui est la gloire de Dieu. Mais il faut bien comprendre ce mot *le règne de Dieu*, qui a un sens fort étendu.

PIERRE — Montrez-nous cela, papa.

LE PÈRE — Le règne de Dieu peut s'entendre de trois manières, selon l'ordre de la nature, ou de la grâce, ou de la gloire.

Dans l'ordre de la nature Dieu règne nécessairement et absolument sur toutes choses, depuis le plus grand des Anges jusqu'au plus petit grain de poussière : il donne l'être à toutes choses, et toutes choses sont et demeurent soumises à sa volonté toute-puissante. Entendu de cette manière, le règne de Dieu ne peut pas ne pas être : nous ne demandons donc pas qu'il arrive, mais sachant qu'il est, nous nous en réjouissons et cela plaît à Dieu.

Dans l'ordre de la grâce, Dieu règne seulement sur les Anges et les hommes, parce que ce sont les seules créatures capables d'être élevées au-dessus de la nature, et d'entrer en la grâce et l'amitié de Dieu.

Enfin, dans l'ordre de la gloire, Dieu règne sur tous les bienheureux ; ainsi entendu, le règne de Dieu n'est autre chose que la vie éternelle.

MARIE — Voilà qui est grand : faites-nous bien voir, papa, ce que nous demandons à Dieu en disant : *Que votre règne arrive*.

LE PÈRE — Mes enfants, comprenant que Dieu règne sur toutes choses dans l'ordre de la nature, et nous soumettant à sa souveraine autorité de Créateur, nous lui demandons principalement le règne de sa grâce et celui de sa gloire.

PIERRE — Le règne de sa grâce... Comment et pourquoi, papa ?

LE PÈRE — La grâce de Dieu avait été donnée à la nature humaine en nos premiers parents : nous l'avons perdue en Adam, et nous demandons à Dieu de nous la faire recouvrer en Jésus-Christ notre Seigneur et notre Sauveur.

MARIE — Alors le règne de Dieu consiste en ceci : que d'enfants d'Adam nous devenions enfants de Dieu.

LE PÈRE — Précisément l'enfant d'Adam, c'est l'homme tombé, c'est l'homme livré à l'ignorance, à la concupiscence, c'est l'homme esclave de Satan : le règne de Dieu, c'est que l'ignorance fasse place à la foi, la concupiscence à la charité, la tyrannie de Satan à la douce et suave autorité de Notre Seigneur Jésus-Christ.

PIERRE — J'écoute : dites, papa.

LE PÈRE — L'enfant d'Adam, c'est l'homme gisant dans le péché, et, comme dit l'Écriture, dans les ténèbres et dans l'ombre de mort : l'enfant d'Adam, c'est l'homme avec sa raison obscurcie, sa liberté affaiblie, et sa volonté impuissante à le tirer du mal ; le règne de Dieu, c'est la grâce qui éclaire l'intelligence, qui rend les forces à la liberté, l'énergie du bien à la

volonté : le règne de Dieu, c'est la guérison du mal, et l'infusion du bien en nos âmes.

MARIE — Oh ! alors le règne de Dieu est souverainement désirable.

LE PÈRE — Ah ! mes enfants, nous ne saurions le désirer assez. Job disait jadis : *La terre est livrée aux mains du méchant* (IX, 24) ; et ce qu'il disait alors, ou pourrait, je crois, le dire aujourd'hui : il y a ici-bas un règne de Satan, un règne de l'idolâtrie, un règne de l'hérésie, un règne de l'impiété, un règne de l'athéisme ; et quand nous demandons à Dieu que son règne arrive, nous ne lui demandons, ni plus ni moins, que de renverser tous ces règnes menteurs, hypocrites et pervers, et d'établir sur leurs ruines le règne de sa vérité, de sa charité, de sa divine lumière, de sa sainte grâce, pour le salut et le bonheur temporel et éternel de tous les hommes.

PIERRE — Vraiment, c'est cela que nous demandons ?

LE PÈRE — Sais-tu bien l'oraison *A cunctis*... ?

PIERRE — Si je la sais, mais on la disait tous les dimanches en Carême.

MARIE — Pierre, la voici dans ton paroissien.

LE PÈRE — Voyez seulement les derniers mots.

PIERRE, lisant — *Ut destructis adversitatibus et erroribus universis Ecclesia tua securo tibi serviat libertate.*

LE PÈRE — Cela veut dire ?

PIERRE — *Que, toutes erreurs et oppositions étant détruites, l'Église te serve en une liberté assurée.*

LE PÈRE — L'Église est le royaume de Dieu, c'est dans l'Église et par l'Église que le règne de Dieu arrive, et que les âmes entrent dans le règne de Dieu. Alors, dans notre prière, nous demandons que toutes erreurs et oppositions soient détruites : toutes erreurs, comme le paganisme, le mahométisme, le judaïsme, le protestantisme, le rationalisme, l'athéisme ; nous demandons la destruction de tout ce qui est le règne du mal, le règne du mensonge, et de tout ce qui fait opposition au règne de Dieu : afin que, la vérité de Dieu régnant sur la terre, l'Église ait toute liberté et toute assurance de servir Dieu et de le faire servir à tous les hommes devenus ses enfants et les enfants de Dieu.

MARIE — J'ai une idée.

PIERRE — Marie a rêvé, j'en suis sûr ; papa, faites-lui dire son rêve.

LE PÈRE — Dis ton rêve, Marie.

MARIE — Mais je n'ai pas rêvé du tout.

LE PÈRE — Oui, tu as dit : J'ai une idée. Eh bien, dis-nous ton idée.

MARIE — Mon idée, c'est ceci ; je me disais : Si tous les enfants de Dieu priaient, et priaient bien ; si notre Saint-Père le Pape priait bien, et tous les évêques avec lui, tous les prêtres avec les évêques, tous les fidèles avec les prêtres. Je me disais cela.

LE PÈRE — Pas rien que cela ?

MARIE — Non, pas rien que cela.

PIERRE — Je demande la suite.

LE PÈRE — Dis la suite, Marie.

MARIE — La suite, c'est que le bon Dieu écouterait les prières, et puis que l'oraison *A cunctis*... en ferait... de l'ouvrage !

PIERRE — Dis l'ouvrage.

MARIE — Il y en aurait des destructions, il y en aurait des bouleversements, il y en aurait du nouveau sur la terre. Je voyais comme cela des renversements de ceci et de cela, des destructions de cela et de ceci, et puis sur les ruines de tout ceci et de tout cela, je voyais le règne de Dieu établi sur la terre, et les hommes chanter avec les Anges le *Gloria in excelsis Deo*. C'était mon idée.

LE PÈRE — Ton idée est très conforme à la pensée de Notre Seigneur qui nous a enseigné le *Pater* : car, comme je vous l'ai déjà dit, les mots *sur la terre comme au ciel* se rapportent à chacune des trois demandes, et nous ne demandons pas moins que cela : Que Dieu règne sur nous et en nous qui sommes ici-bas, comme il règne en ses Anges et en ses Saints qui sont dans le ciel.

PIERRE — Je crois que les hommes seraient alors aussi heureux qu'on peut l'être ici-bas.

LE PÈRE — Assurément, car l'Écriture nous dit que ce qui rend les peuples malheureux, c'est le péché : *Miseros facit populos peccatum* (Prov. XIV, 34). Or, le règne de Dieu étant la destruction du péché, c'est du même coup la destruction du malheur et de tous les malheurs de l'humanité, la réalisation du bonheur de tous les hommes sur la terre.

MARIE — Ah ! mon Dieu, *que votre règne arrive !*

LE PÈRE — Dieu voulant mettre le comble à ses biens, nous appelle à entrer ainsi en son royaume ici-bas, et nous appelle à son royaume de gloire en la vie éternelle : aussi, dans notre prière, nous lui demandons à la fois sa grâce et sa gloire : sa grâce en ce monde et sa gloire en l'autre ; sa grâce pour nous rendre justes et saints, sa gloire pour nous rendre bienheureux. Prions donc bien, mes chers enfants, et que le règne de Dieu arrive !

CHAPITRE VII
TROISIÈME DEMANDE

LE PÈRE — Tout est bon et très bon dans le *Pater*, mes enfants, mais cette troisième demande : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, nous est tout particulièrement douce, parce qu'en demandant à Dieu l'accomplissement de sa volonté, nous lui demandons tout le bien, tous ses biens, pour nous et pour tous. Dieu est le souverain bien, la source unique de tous les biens, et sa volonté est de les donner.

MARIE — Mais rien, jamais rien, ne devrait s'opposer à la volonté de Dieu !

LE PÈRE — Et cependant, nous voyons que le vieil Adam, à l'imitation de Satan, et le monde, à l'imitation de l'un et de l'autre, ont marché et marchent encore à l'encontre de la volonté de Dieu.

PIERRE — C'est pour cela que tout va si mal ici-bas.

LE PÈRE — Sans aucun doute : le mal vient du dérèglement des volontés créées, comme tout le bien vient de la volonté incréée, qui est celle de Dieu.

MARIE — Dites-nous cette volonté-là, papa.

LE PÈRE — Mes enfants, ce que le bon Dieu veut avant tout, c'est que nous soyons des saints ; l'apôtre saint Paul nous le dit très nettement : *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra* (I Thess. IV, 4).

PIERRE — Cela dit bien des choses.

LE PÈRE — Oui, mais surtout que nous fuyions le péché, car rien n'est plus contraire à la volonté de Dieu : ensuite, que nous pratiquions avec une parfaite obéissance toutes les vertus que Dieu nous commande ; enfin, que nous obtenions le salut éternel.

MARIE — C'est beaucoup, et ce n'est peut-être pas tout ?

LE PÈRE — Non, Dieu veut encore que nous souhaitions ce bien à tous les hommes, et que nous fassions tout notre possible pour le leur procurer.

PIERRE — Alors la volonté de Dieu est grande.

LE PÈRE — Elle s'étend plus loin encore, car n'étant étrangère à rien de ce qui nous concerne, elle veut que nous lui soyons soumis dans les divers événements au milieu desquels la divine providence nous fait passer.

MARIE — Quels sont ces événements, papa ?

LE PÈRE — Il y en a deux sortes, que l'on comprend sous ces mots : la prospérité et l'adversité ; et tous, ils sont réglés par Dieu, soit qu'il les veuille directement, soit qu'il les permette simplement.

Dans la prospérité, nous devons prier Dieu qu'elle ne vienne jamais à être un obstacle à notre salut, et ensuite rendre grâces à Dieu de tout le bien qui nous arrive.

Dans l'adversité, nous devons trouver un moyen de satisfaire à Dieu pour nos péchés, un accomplissement anticipé de notre purgatoire ; et de cette manière, la prospérité et l'adversité nous seront des moyens d'aller à Dieu.

Mais il est une chose que Dieu veut par-dessus tout ?

PIERRE — Et quoi donc, papa ?

LE PÈRE — Ce que Dieu veut avant tout, c'est d'être aimé de nous. Cette volonté, en Dieu, est immuable et éternelle. Le bonheur de Dieu, c'est de s'aimer lui-même ; et le plus grand bien que nous pouvons lui souhaiter après cela, c'est d'être aimé de ses créatures.

Si nous lui demandons que son nom soit sanctifié, que son règne arrive, c'est pour que sa volonté soit faite dans l'amour qu'il a pour nous, lequel crée l'amour que nous avons pour lui.

Quand nous entrons dans le royaume de Dieu, c'est pour nous mettre en accord parfait avec la volonté de Dieu, Dieu nous aimant, et nous aimant Dieu.

Nous souhaitons à Dieu ce bien, et, comme toujours, le bien que nous souhaitons à Dieu, nous profite à tous.

Notre bien à nous, c'est d'être attachés au souverain bien : notre bien, c'est de l'aimer comme il s'aime, de le vouloir comme il se veut lui-même, et de nous initier ainsi dès ce monde à la vie du monde à venir.

MARIE — Alors, c'est pour cela que nous disons : *Sur la terre comme au ciel* ?

LE PÈRE — Sans aucun doute. Dieu n'est ni moins grand, ni moins bon, ni moins aimable sur la terre que dans le ciel ; il est Dieu partout. Aussi, nous qui vivons ici-bas, nous ne sommes pas moins obligés à aimer le bon Dieu que les anges et les saints du ciel : c'est pourquoi nous demanderons que sa volonté, qui est avant tout d'être aimé, soit faite sur la terre comme au ciel,

PIERRE — Alors, il ne faudrait pas mesurer l'amour que nous avons pour le bon Dieu.

LE PÈRE — Jamais, mes enfants : *la mesure de l'aimer*, disait saint Bernard, *c'est de l'aimer sans mesure*. Qui croirait aimer assez, certainement n'aimerait pas assez ; qui ne souhaiterait aimer davantage, certainement serait en retard d'amour envers Dieu. Qui aime doit aimer, qui aime beaucoup, doit souhaiter d'aimer toujours plus. Ce n'est qu'à cette condition que nous aimerons en vérité, et que la volonté de Dieu sera faite sur la terre comme au ciel.

CHAPITRE VIII
QUATRIÈME DEMANDE

LE PÈRE — Mes enfants, nous en sommes *au pain de chaque jour*. Si un enfant demande son pain, il le demande à son père. Or, Dieu étant *Notre Père*, nous lui demandons notre pain. Et c'est bien. Et remarquez, mes enfants, tout ce que Dieu nous apprend en nous faisant dire ces mots : *Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour*.

MARIE — Mais je crois, papa, qu'il faudrait nous expliquer tous les mots l'un après l'autre.

LE PÈRE — Je le veux bien : écoutez. *Donnez-nous*, nous reconnaissons par là la bonté de Dieu, sa générosité ; il ne doit pas, il *donne*, et il donne à nous, ses enfants ; il donne avec un cœur de père. *Donnez-nous aujourd'hui*, nous demandons pour le besoin, et non pour la cupidité : nous ne demandons à devenir riches, mais seulement pour avoir de quoi répondre à nos besoins, et cela pour *aujourd'hui* seulement. Demain, si nous y sommes, nous demanderons pour demain *notre pain*, c'est-à-dire l'indispensable : Dieu, qui est bon, nous donnera notre pain et quelque chose avec, mais il veut nous enseigner à modérer nos désirs, et à nous contenter chaque jour du pain de chaque jour.

PIERRE — Je comprends ici une chose que je n'avais pas comprise encore.

LE PÈRE — Quelle chose ?

PIERRE — Je crois que le bon Dieu veut retenir nos désirs, de peur qu'ils ne se portent avec trop d'empressement aux choses temporelles, afin qu'ils soient plus libres, plus alertes, pour se porter aux biens éternels.

MARIE — C'est une grande chose, cela !

LE PÈRE — Dieu veut donc que nous lui demandions le pain de chaque jour : c'est, comme je vous ai dit, l'indispensable ; et par ce mot de pain, nous devons entendre tout ce qui nous est nécessaire pour le soutien de notre corps, autant de temps que Dieu voudra nous conserver la vie présente.

MARIE — Ainsi, Dieu a pour agréable que nous lui demandions du pain pour nous nourrir, des habits pour nous couvrir, une maison pour nous abriter, et tout le reste ?

LE PÈRE — Assurément, Marie, et il l'a pour si agréable, qu'il devient véritablement offensé par nous, si nous ne lui demandons pas. Ainsi, un homme qui ne demanderait qu'à son bras et à son travail le pain de chaque jour, certainement offenserait le bon Dieu.

PIERRE — Alors le bon Dieu veut également les deux choses, nous donner et entendre nos prières ?

LE PÈRE — Il le veut ainsi, sans aucun doute. Mais encore qu'il y ait des choses que Dieu ne donne qu'à ceux qui les demandent, il arrive très souvent qu'il donne le pain de chaque jour même à bien des hommes qui ne le demandent pas.

MARIE — Ceci nous montre bien la bonté de Dieu.

LE PÈRE — Marie, il est père, il aime ses créatures : et quand les hommes l'oublient, Dieu ne les oublie pas ; quand les hommes l'outragent, Dieu ne cesse pas de leur vouloir du bien, et de leur en faire tous les jours. Comme dit Notre Seigneur, en l'Évangile : *Il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants ; il fait pleuvoir pour les justes et pour les injustes* (Matth. v, 45). Le pain et d'autres biens de même ordre, je veux dire d'un ordre inférieur, Dieu les donne à tous, bons et méchants ; et cela même nous fait voir l'infériorité de ces sortes de biens. Dieu en possède d'autres qu'il ne donne pas à tous, et ceux-là sont des biens de l'ordre supérieur : ce sont des biens qui mènent à la vie éternelle, tandis que les premiers ne mènent pas au-delà de la vie temporelle.

PIERRE — En demandant à Dieu notre pain de chaque jour, ne lui demandons-nous que la nourriture nécessaire à notre corps ?

LE PÈRE — Remarque donc bien, Pierre, les mots de la prière ; nous demandons notre pain *de chaque jour*. Or les jours se suivent, dit le proverbe, et ne se ressemblent pas : il y a des jours où nous avons un besoin plus pressant d'un certain pain, et des jours où nous avons un besoin plus urgent d'un certain autre pain, qui ne peut comme le premier nous être donné que par *Notre Père* qui est dans les cieux ; et c'est à lui qu'il faut le demander.

MARIE — Mais ceci demande une explication : il faut nous la donner, papa.

LE PÈRE — Je vous la donnerai.

PIERRE — Papa, je vous écoute.

LE PÈRE — Mes enfants, nous l'avons dit, le plus pressant de nos besoins c'est le pain, c'est l'aliment indispensable à la vie présente. Mais l'homme n'est pas tout entier corps ; et il ne vit pas seulement de pain. L'âme a aussi sa vie, et pour l'entretien de cette vie, elle a aussi besoin de nourriture.

MARIE — Qu'est-ce donc que le pain de l'âme ?

LE PÈRE — Le pain de l'âme, c'est la vérité. Dieu nous a créés pour le connaître, et la connaissance de Dieu, c'est le pain nécessaire à notre âme. Dieu étant la vérité première, est aussi la première vérité que nous ayons besoin de connaître, Comme l'enfant pour la vie de son corps a besoin de son père et de sa mère, sans l'assistance desquels il mourrait, de même pour son âme, il a besoin de Dieu, sans la connaissance duquel il demeurerait dans l'ignorance. Et pour une âme l'ignorance c'est la mort.

PIERRE — Alors le pain nécessaire à l'âme, c'est la connaissance de Dieu.

LE PÈRE — Qui, toutefois, non pas une connaissance de Dieu telle quelle, mais cette connaissance précise, lumineuse, savoureuse, qui se nomme la foi : connaissance qui nous met en communication avec le Père et le Fils et le Saint-Esprit dont nous sommes les créatures et les enfants adoptifs par le baptême.

MARIE — Comment la foi est-elle donc la nourriture de l'âme ?

LE PÈRE — Vois, Marie, ce qui se passe pour la nourriture de nos corps : tous les jours, nous mangeons du pain, et ce pain devient pour nous du sang, des os, de la chair, en un mot entretient et prolonge la vie de notre corps. De même, la vérité de Dieu, qui est la même chose que la foi, la vérité de Dieu nous étant manifestée, nous la mangeons, en quelque sorte, en faisant les actes de foi, et notre âme s'en nourrit, s'en fortifie : comme notre corps se nourrit de pain ; et pourtant avec une différence.

PIERRE — Cette différence-là, je veux la voir.

LE PÈRE — Elle est facile à saisir, Pierre : le pain que nous mangeons nous le changeons en notre substance ; mais en nous nourrissant de la vérité, nous ne la changeons point en la substance de notre âme, tout au contraire.

MARIE — À mon tour, je veux voir ce contraire.

LE PÈRE — Le contraire, Marie, c'est que, Dieu nous nourrissant de son éternelle vérité, nous ne le changeons point en nous, mais il nous transforme en lui. Le mot est de saint Paul (II Cor. III, 18).

PIERRE — Comment cela se fait-il ?

LE PÈRE — La vérité de Dieu pénétrant notre âme, notre âme est élevée à Dieu, unie à Dieu, et par là elle grandit en la possession et en la jouissance de la vérité de Dieu. À mesure qu'elle grandit, elle se transforme, devenant de plus en plus lumineuse et de plus en plus heureuse.

PIERRE — Encore un coup, comment cela se fait-il ?

LE PÈRE — Vois l'enfant qui vient d'être baptisé : dès qu'il aura grandi, on lui enseignera la foi, et à mesure qu'il la recevra, il grandira dans la vérité et la charité. Quand l'heure sera venue, il recevra la Confirmation : ce sera une première transformation ; puis l'Eucharistie : ce sera une transformation nouvelle ; enfin viendra la dernière transformation, la transformation finale.

PIERRE — Quand donc, et comment ?

LE PÈRE — Quand l'âme du chrétien, passant de cette vie à l'éternité, entrera en la possession complète et en la jouissance parfaite de l'éternelle et suprême vérité qui est Dieu : alors les sacrements n'auront plus leur raison d'être, la foi aura fait place à la claire vue de Dieu, l'espérance à la possession,

et l'homme sera arrivé à sa fin suprême, et au suprême bonheur, qui est Dieu seul.

PIERRE — Ceci me rappelle un mot que j'ai lu dans l'Évangile.

MARIE — Quel mot donc ?

PIERRE — Notre Seigneur, un jour, avait été invité à la table d'un pharisien, et comme il instruisait les convives, un d'entre eux prenant la parole, s'écria : *Bienheureux qui mangera du pain dans le royaume de Dieu* (Luc XIV, 15) !

MARIE — Mon Dieu, donnez-nous de ce pain pour toujours (Jean VI, 34) !

CHAPITRE IX

CINQUIÈME DEMANDE

LE PÈRE — Mes enfants, par la cinquième demande du *Pater*, nous demandons à Dieu le pardon de nos péchés. *Nous péchons tous, et tous en beaucoup de choses*, dit saint Jacques (III, 2). Avant lui, Salomon avait dit : Il n'est pas d'homme qui ne pèche (I Rois VIII, 46). De sorte que notre vrai nom à tous est celui que nous prenons dans l'*Ave Maria*, nous sommes des *pécheurs*.

Le péché, vous le savez, c'est une offense faite à Dieu ; c'est dès lors un bien grand mal, s'adressant à une si haute majesté : c'est un mal si grand, que Dieu seul peut le guérir et le pardonner. Ni les anges, ni les hommes ne pourraient remettre le plus léger des péchés véniels : Dieu seul est assez grand pour remédier à un si grand mal.

MARIE — Ceci me fait voir plus clairement la bonté de Dieu.

PIERRE — Comment donc ?

MARIE — Mais ne vois-tu pas ceci, Pierre : Nous offensons Dieu, et Dieu nous ordonne de lui demander pardon ; n'est-ce point la preuve qu'il est vraiment bon, et qu'il nous aime : puisqu'après avoir reçu de nous l'offense, il veut que nous allions recevoir de lui le pardon ?

PIERRE — C'est vrai, Dieu est le meilleur des pères.

LE PÈRE — Dieu sait ce qu'est sa pauvre créature, tirée du néant, née d'Adam, portant en elle les inclinations qui sont la conséquence du péché originel, elle est d'une faiblesse à faire pitié à son créateur : alors, dans sa miséricorde, il nous a donné un sauveur, nous a commandé de croire comme article de foi la rémission des péchés, et nous fait tous les jours prier pour obtenir de lui cette grande grâce.

PIERRE — À ce que je comprends, il me semble que le bon Dieu a un plus grand désir de nous accorder le pardon que nous de le recevoir. Sa bonté

infinie veut pardonner toujours : mais notre misère est telle que bien rarement, je crois, nous avons un vrai désir d'obtenir pardon.

LE PÈRE — Tu dis vrai, et remarque ceci : la prière même que Notre Seigneur nous a enseignée nous porte à désirer le pardon en nous le faisant demander tous les jours : notre prière est pour nous un enseignement qui, après nous avoir rappelé à l'esprit cette vérité — le péché est pardonnable — nous anime à désirer le pardon, et à prendre les remèdes que Dieu a préparés pour la rémission des péchés.

MARIE — Et ces remèdes sont...

LE PÈRE — Ces remèdes sont la contrition du cœur, la confession de la bouche, et la satisfaction des œuvres ; en d'autres termes, le remède, c'est le sacrement de Pénitence.

LE PÈRE — Et comme le bon Dieu veut le bien de toutes ses créatures, il a mis, au pardon qu'il veut nous accorder, une condition qui est merveilleusement bonne à tous.

MARIE — Laquelle donc ?

LE PÈRE — C'est qu'en lui demandant pardon à lui pour nos péchés, nous accordions à nous-mêmes le pardon à ceux qui nous ont offensés. Quoi de plus beau et de plus salutaire à la fois ? L'homme offense son semblable, et Dieu veut que cette offense soit pardonnée aussi bien que l'offense faite à sa suprême majesté.

PIERRE — Le bon Dieu veut la paix entre l'homme et son semblable, comme il veut la paix entre l'homme et son Dieu.

LE PÈRE — La raison c'est qu'il est notre Père à tous, et qu'il aime tous ses enfants.

MARIE — Je vois maintenant quelle grande chose, quelle bonne chose c'est de demander pardon à Dieu. C'est une prière si douce que nous devrions avoir un grand empressement pour l'adresser à Dieu. Désormais, je dirai mieux : *Pardonnez-nous nos offenses.*

CHAPITRE X

SIXIÈME DEMANDE

LE PÈRE — Vous savez que par son malheureux péché, notre père Adam s'est soumis à Satan, dont il a fait la volonté perverse : du même coup, il lui a soumis toute sa descendance, et Satan, dès lors, se crut notre maître comme il était notre vainqueur. En nous donnant un Sauveur, Dieu nous délivra de ce maître méchant, nous fit entrer en sa maison et redevenir ses enfants ; mais, comme la vie présente est toujours un temps d'épreuve, Satan ne cesse pas de travailler à reconquérir ses droits sur nous.

PIERRE — Mais, des droits, il n'en a pas.

LE PÈRE — Il n'en a pas, et il ne saurait en avoir : mais nous, nous avons des faiblesses, et nos faiblesses lui font croire qu'il est fort contre nous, et toujours il tente de nous faire tomber.

MARIE — La tentation, c'est donc le péril où nous sommes de tomber, quand la malice du diable cherche à surprendre notre faiblesse.

LE PÈRE — La tentation n'est pas autre chose et le péril est grand.

PIERRE — Et d'où vient, papa, la grandeur du péril ?

LE PÈRE — De partout, du côté de Satan et aussi de notre côté.

MARIE — Comment donc ?

LE PÈRE — Du côté de Satan parce qu'il a contre nous des armes puissantes, à savoir : son esprit d'ange, sa science d'ange, sa malice d'ange tombé, sa haine contre Dieu et sa jalousie contre nous ; de notre côté, nos mauvaises inclinations nous poussent pour ainsi dire au-devant de la tentation ; et tout cela nous fait, voir clairement la grandeur du péril.

MARIE — Mais cela me fait peur.

LE PÈRE — Il ne faut pas avoir peur, Marie, mais il faut savoir afin de se tenir sur ses gardes. Et justement, afin que vous sachiez bien, je veux ajouter encore à ce que je viens de dire.

MARIE — Mais je n'y pourrai pas tenir.

LE PÈRE — Tu y tiendras. Dieu n'est-il pas plus fort pour nous soutenir que le diable pour nous faire tomber ?

MARIE — C'est vrai ; dites-nous tout, papa.

LE PÈRE — Je voulais ajouter ceci, mes enfants, que la tentation est partout. Elle est dans les richesses, tentation de vanité ; dans la pauvreté, tentation de désespoir, de vol, etc. ; dans la nourriture, tentation de gourmandise ; dans le jeûne, tentation de colère, de vanité, etc. ; dans le travail, tentation d'ambition ; dans le repos, tentation de paresse ; dans le bien, tentation de vaine gloire ; dans le mal, tentation d'endurcissement, de désespoir, etc. Elle est partout, et nul n'en est exempt.

MARIE — As-tu peur, Pierre ?

PIERRE — Sans avoir peur, je vois qu'il y a à craindre, et qu'il faut veiller et prier, suivant la parole de Notre Seigneur.

MARIE — Est-ce tout, papa ?

LE PÈRE — J'en suis loin.

PIERRE — Allons jusqu'au bout.

LE PÈRE — Si vous voulez comprendre la malice de Satan, il faut le voir à l'œuvre.

MARIE — Montrez-nous cela, papa.

LE PÈRE — Adam et Ève sortaient des mains de Dieu ; riches de ses dons et de ses grâces, ils habitaient le Paradis terrestre ; comme de vrais anges de la terre, ils devaient un jour être réunis aux anges du ciel. Eh ! bien, Satan ne craignit pas de tenter Ève, il la fit tomber, et par elle il fit tomber Adam, Adam et nous tous avec lui.

MARIE — C'est un vilain !

LE PÈRE — Il fit plus.

PIERRE — Quoi donc ?

LE PÈRE — Mais il osa s'attaquer à Notre-Seigneur lui-même. Il le tenta de gourmandise, et de vaine gloire, et d'ambition.

MARIE — Montrez-nous cela, papa.

LE PÈRE — Rappelez-vous l'Évangile du premier dimanche de Carême, Satan propose à Notre Seigneur, non seulement de consentir à sa tentation, mais il voulait même qu'il fit des miracles pour cela. Il fallait que Notre Seigneur changeât des pierres en pain, qu'il se jetât du haut du temple sans se blesser ; mais à la troisième tentation, la dernière de toutes, le diable fit bien autre chose.

MARIE — Quoi donc, papa ?

LE PÈRE — Mais il offrit de donner à Notre-Seigneur tous les royaumes du monde, à une condition qui fait peur.

PIERRE — J'avais lu cela, et je n'y avais pas fait assez attention.

LE PÈRE — Oui, à la condition que Notre Seigneur se mettrait à genoux devant lui pour l'adorer.

PIERRE — Pour l'adorer... l'insolent !

MARIE — Trois fois vilain !

LE PÈRE — Maintenant, vous savez. Du moins vous connaissez le tentateur, il faut que je vous fasse connaître la tentation, et que je vous dise comment elle se produit.

PIERRE — Dites-nous cela, papa, nous nous tiendrons sur nos gardes.

LE PÈRE — La tentation, mes enfants, a trois degrés : elle a son commencement, son progrès, son achèvement. Au premier degré, le diable nous jette dans l'esprit une pensée qui est comme le germe de la tentation, il tâche de l'y faire entrer, de l'y consolider en quelque sorte. Au second degré, il nous fait voir les avantages qu'il nous promet dans la tentation : plaisir, profit, gloire, que sais-je ? Il promettrait bien tous les royaumes du monde, comme

il les a promis à Notre Seigneur. Son but est de nous faire trouver du plaisir dans la tentation.

Si nous y prenons plaisir, il travaille alors notre volonté, afin qu'ayant goûté du plaisir de la tentation, elle goûte de la tentation elle-même, c'est le troisième degré, c'est le consentement, c'est la chute complète, c'est le péché consommé.

PIERRE — Satan est bien habile.

LE PÈRE — Pierre, tu lui fais trop d'honneur : Satan n'est que le pauvre singe de Dieu.

PIERRE — Comment donc ?

LE PÈRE — Mais ne vois-tu pas que le diable, pour nous porter au mal, ne fait que singer la conduite de Dieu lorsqu'il nous porte au bien. Dieu nous donne d'abord la bonne pensée, puis il nous fait goûter la joie de la bonne pensée ; enfin, il excite et détermine notre volonté à suivre le mouvement de sa grâce, et nous faisons la bonne action méritoire de la vie éternelle.

PIERRE — C'est vrai, il y a bien là les trois degrés : Satan n'est qu'un vilain singe.

MARIE — Cent fois vilain ! je ne veux plus en entendre parler.

LE PÈRE — N'en parlons plus, Marie, mais dans la tentation défions-nous de nous-mêmes, fuyons l'occasion, ne raisonnons pas avec l'ennemi : Ève y a tout perdu. Ayons recours à notre bon Ange, à la très sainte Vierge, à Notre Jésus, et surtout disons bien notre *Pater*.

CHAPITRE XI

SEPTIÈME DEMANDE

LE PÈRE — Mes enfants, nous sommes arrivés à la septième demande du *Pater*, dans laquelle nous demandons à Dieu de nous délivrer du mal. Dans la sixième, nous prions Dieu de ne pas nous laisser tomber dans le mal où nous ne sommes pas, et dans la septième nous lui demandons de nous délivrer du mal où nous sommes.

MARIE — Qu'est-ce donc que le mal, papa ?

LE PÈRE — Le mal, mes enfants, c'est tout ce qui nous empêche d'arriver à notre fin. Dieu nous a créés pour nous faire entrer en participation de son bonheur ; tout ce qui nous empêche d'arriver là, c'est le mal.

PIERRE — Mais cela me paraît bien général : il me semble, papa, que vous pourriez ajouter à ce que vous venez de dire.

LE PÈRE — Il y a deux sortes de maux : il y a le mal qui s'appelle le péché, et le mal qui s'appelle la peine du péché. Le premier est notre fait et notre faute, le second en est le juste châtement.

MARIE — Et tout cela nous empêche donc d'arriver à notre fin ?

LE PÈRE — Assurément : car celui qui pèche se détourne de Dieu ; et celui qui est puni de Dieu pour son péché est doublement empêché d'aller à Dieu, d'abord par son péché même ensuite par le châtement qu'il doit subir.

PIERRE — Exemple ?

LE PÈRE — Vois les damnés dans l'Enfer : n'ont-ils pas ce double obstacle qui les empêche d'arriver à Dieu, l'unique fin de notre être : d'une part, le feu qui les brûle et la prison qui les renferme ; et de l'autre, le péché dans lequel leur volonté est obstinément fixée ? Premier exemple. Vois aussi les âmes qui sont au Purgatoire, elles peuvent être là ou pour des péchés qui ne sont pas encore effacés, ou pour des satisfactions qui ne sont pas encore accomplies : double obstacle qui les empêche d'aller à Dieu, mais qui heureusement cessera, tandis que dans l'enfer il n'y a plus de rémission.

MARIE — Ah ! je vois combien l'enfer est à redouter, et combien il faut prier Dieu instamment de nous délivrer du mal.

LE PÈRE — Afin que vous priiez mieux, mes chers enfants, il faut que je vous dise que l'Église, après le *Pater* de la messe, fait prier le prêtre avec cette même demande en l'expliquant d'une manière fort intéressante et très instructive.

MARIE — Mais je n'ai jamais entendu cela ?

PIERRE — Moi non plus, mais je sais bien pourquoi.

MARIE — Dis-le moi, si tu sais.

PIERRE — Parce qu'alors le prêtre prie en silence.

LE PÈRE — Oui, Pierre, après le *Pater*, le prêtre demande à Dieu de nous délivrer de tous les maux, et il ajoute, *des maux passés, et des présents et des futurs* ; voilà, mes enfants, une grande et magnifique prière.

PIERRE — Montrez-nous cela, papa.

LE PÈRE — Mes enfants, il faut vous rendre compte de ce que signifie chacun de ces termes : *les maux passés, et les présents et les futurs*.

PIERRE — Dites-nous donc ce que sont les maux passés, il semble que s'ils sont passés, il est inutile de demander à en être délivrés.

LE PÈRE — Pierre, il y a des maux qui sont passés et dont cependant nous avons besoin d'être délivrés, par exemple les péchés : un péché peut avoir été commis il y a longtemps et n'être pas encore pardonné ; tu vois par là qu'il est urgent de demander d'en être délivrés.

PIERRE — Je comprends.

LE PÈRE — Le péché d'Adam est passé il y a longtemps, et cependant combien il y a à demander qu'il disparaisse de dessus la terre, où il y a encore tant d'hommes qui ne sont pas baptisés, et dans les baptisés mêmes combien il y a à prier pour être complètement sauvé du mal que tous tiennent d'Adam !

PIERRE — Ah ! je vois qu'il y a des maux passés qui, en un sens, sont aussi des maux présents.

LE PÈRE — Rien n'est plus vrai : le péché d'Adam en est l'exemple le plus frappant, ce n'est pas le seul.

MARIE — Dites-nous les autres, papa.

LE PÈRE — Mais il y en a tant, que je n'y saurais suffire ; je vous dirai du moins les principaux après le péché d'Adam, Eh bien, mes enfants, voyez le paganisme, c'est un mal bien ancien, et pourtant c'est un mal bien présent, car combien de milliers de pauvres créatures sont encore aujourd'hui dans les ténèbres du paganisme ! Voyez le péché qu'ont fait les Juifs en ne voulant pas reconnaître Notre Seigneur, combien d'âmes qui, encore aujourd'hui, sont les victimes de ce péché ! Voyez les péchés de Mahomet, les péchés de Luther, de Calvin, d'Henri VIII et de tant d'autres : voilà des maux passés et des maux réellement présents ; et combien d'âmes sont les victimes actuellement souffrantes de ces maux passés et pour ainsi dire toujours renaissants !

PIERRE — Ah ! le mal est grand.

LE PÈRE — À tous ces maux qui viennent du passé et affligent le présent, il faut joindre le mal que nous faisons tous, nous qui sommes actuellement sur la terre : la somme des péchés qui se commettent en un seul jour est quelque chose d'épouvantable. Les méchants pêchent avec malice, et les bons eux-mêmes viennent par leurs faiblesses ajouter chaque jour à la somme des péchés ; et si l'on y réfléchissait bien, on saurait deux choses.

MARIE — Lesquelles donc ?

LE PÈRE — La première, c'est la patience de Dieu ; la seconde, l'urgence qu'il y a à demander la délivrance.

MARIE — Je dirai mieux mon *Pater*.

LE PÈRE — Avec cela, mes enfants, il y a les maux futurs.

PIERRE — Quels sont ces maux ?

LE PÈRE — Ils sont innombrables.

MARIE — Dénombez toujours un peu, papa.

LE PÈRE — Il y a d'abord à dénombrer parmi les maux futurs, tous les maux qui peuvent naître des maux présents. Nous avons dit comment les maux passés se sont perpétués dans le présent ; il est également vrai que les maux présents tendent à se prolonger dans l'avenir ; et comme les maux présents sont grands, il y a sur la terre une épouvantable quantité de semence de mal pour l'avenir. Qui nous en délivrera sinon Dieu seul puisque seul il est tout-puissant ?

MARIE — Dénombez encore, papa.

LE PÈRE — Mes enfants, les maux passés, les maux présents, les maux futurs amèneront des maux plus grands encore.

MARIE — Lesquels donc, papa ?

LE PÈRE — Les maux des derniers temps, dont Notre Seigneur parlait souvent dans l'Évangile, les grandes luttes de l'Église contre l'Antéchrist et ses suppôts : et ce ne sera pas la fin.

MARIE — Mais quoi donc, encore ?

LE PÈRE — Mes enfants, il y aura après cela le mal qui n'aura pas de fin, c'est-à-dire l'épouvantable châtement des damnés dans l'Enfer. Ce sera là le dernier mal, il commencera pour ne pas finir. Voyez, s'il y a lieu de demander à Dieu d'en être délivré.

MARIE — Ah ! mon Dieu, *délivrez-nous du mal.*

CHAPITRE XII

CONCLUSION

LE PÈRE — Je vous ai dit souvent, mes enfants, que le bon Dieu nous a donné une âme avec deux grandes facultés : l'intelligence et la volonté. L'intelligence a pour objet la vérité divine et la volonté sa bonté. Par l'intelligence nous connaissons Dieu et nous croyons en lui ; par la volonté nous espérons en lui et nous l'aimons de cette manière, nous trouvons en Dieu la lumière et la vie de nos âmes : ce qui nous mène à l'éternelle félicité pour laquelle nous avons été créés.

PIERRE — Cela est fort beau, papa, mais je croyais que vous alliez nous parler encore du *Pater*.

LE PÈRE — Je n'y suis donc pas ?

PIERRE — Je n'y vois rien.

MARIE — J'en dirais bien autant.

LE PÈRE — Vous allez y voir, j'espère. Avez-vous bien saisi ce que je viens de vous dire au sujet de l'intelligence et de la volonté que nous avons reçues de Dieu ?

PIERRE — C'est compris ; ce que nous ne voyons pas, c'est le rapport de ces vérités avec le *Pater*.

LE PÈRE — Vous allez voir. Vous rappelez-vous quelles prières on dit en allant aux fonts baptismaux, un peu avant le baptême ?

MARIE — On dit le *Pater* et le *Credo*.

LE PÈRE — Ah ! ah !

PIERRE — Non, Marie, on dit le *Credo* et le *Pater*.

MARIE — Ce n'est donc pas la même chose ?

LE PÈRE — Mais non, Marie.

MARIE — Pourquoi donc, papa ?

LE PÈRE — N'as-tu pas remarqué, Marie, dans ce que j'ai dit en commençant, en quel ordre j'ai nommé les deux grandes facultés de notre âme.

MARIE — Aujourd'hui, comme toujours, papa, vous avez dit l'intelligence et la volonté.

PIERRE — C'est vrai, papa, pourquoi cet ordre invariablement observé par vous ?

LE PÈRE — Par cette raison bien simple, que pour vouloir, il faut savoir. L'intelligence reçoit la vérité de Dieu, la volonté recherche ensuite sa bonté.

MARIE — Oui, papa, vous dites à Pierre de fort belles choses, mais vous ne dites point pourquoi, avant le baptême, on dit d'abord le *Credo* et le *Pater* ensuite.

LE PÈRE — Ce que j'ai dit à ton frère, prépare la réponse que je veux te donner. Pour nous, chrétiens, il nous faut d'abord connaître par notre intelligence la vérité révélée de Dieu, et le *Credo* nous instruit de cette divine vérité. Puis, quand elle est connue, bien connue, et totalement acceptée de notre intelligence comme son vrai bien et la règle suprême de toutes nos pensées, il nous faut recevoir de Dieu une règle toute semblable pour notre volonté ; et Notre Seigneur y a pourvu lui-même en nous enseignant le *Pater*.

MARIE — Très bien, je vois maintenant pourquoi, à notre entrée dans l'Église, il a fallu nous enseigner le *Credo* avant le *Pater*.

PIERRE — Mais c'est encore la même chose dans le catéchisme : le *Credo* est en tête, le *Pater* ne vient qu'après.

MARIE — Très bien, mais il y a un mot que papa a dit et qui, pour moi, a besoin d'explication. Ah ! j'ai tant besoin d'explication !

LE PÈRE — Quel mot donc ?

MARIE — Mais vous disiez, papa, que le *Credo* étant la règle de nos pensées, le *Pater* était la règle de nos volontés : c'est ce dernier mot que je souhaiterais de comprendre bien.

LE PÈRE — Il est facile de te satisfaire, Marie. Le *Pater*, en effet, nous enseigne très brièvement tout ce que nous devons désirer, et tout ce que nous devons faire ; n'est-ce point là la règle la plus nécessaire et la plus salutaire pour nos volontés ?

MARIE — Je commence à voir, et je veux voir mieux encore.

LE PÈRE — Dans le *Pater* nous apprenons à vouloir la gloire de Dieu, l'avancement de son règne, l'accomplissement de sa volonté sur la terre comme au ciel. N'est-ce point là une règle très parfaite pour nos volontés ? Et ne peut-on pas dire que toute volonté créée, qui se mettra ainsi en accord avec la volonté de Dieu, arrivera au bonheur éternel ? Car Dieu veut nous le donner et il le donnera à ceux qui l'auront voulu et le lui auront demandé humblement.

MARIE — Je vois... Encore, papa.

LE PÈRE — D'autre part, le *Pater* nous enseigne tout ce dont nous devons ne pas vouloir : le péché, la tentation, le mal quel qu'il soit.

MARIE — Ah ! vraiment, que de choses dans le *Pater*, et je ne m'en doutais pas !

LE PÈRE — Mes enfants, que cela vous apprenne à remercier Notre Seigneur qui nous a enseigné cette sublime prière ; que cela vous apprenne à la dire avec intelligence ; que cela vous apprenne à la dire avec persévérance, jusqu'à ce que nous n'ayons plus jamais besoin de dire à Dieu : *Délivrez-nous du mal*, ce qui n'aura lieu que quand nous serons au ciel. Jusque-là, mes enfants, prions, disons bien *Notre Père* !